

fisent au repas d'une souris ils nourrissent rarement leur propriétaire.

Bref, les plaintes arrivèrent au consultat général de France, à Québec, qui les transmit à Paris où M. le comte d'Hérouval vient d'être condamné à trois ans de prison, par contumace.

Comme il erre encore dans quelque partie du Nouveau Monde, filant des jours heureux et j'espère aussi, la corde qui le pendra, il est possible que vous le rencontriez sous un autre nom ; en ce cas, prenez garde à vos piastres.

. Et le père Robert ?

C'est vrai, je l'avais perdu de vue tout en causant.

Eh bien, le père Robert est allé au Nord-Ouest comme les autres, mais il n'y resta pas longtemps et bientôt, dégoûté des pièges tendus à sa vieille innocence, il s'en est revenu dans notre bonne province de Québec, au Sault au Récollet reprendre, je crois, son ancien poste au manoir du Séminaire, où il vit heureux, buchant ferme, peu soucieux des voyages d'aventure ; et quand, le soir, après une journée bien remplie, il raconte des contes à ses petits enfants, ce sont ceux que nous contait notre mère grand, car il veut oublier les autres, qui ne lui ont rapporté que mécomptes.

Tout est bien qui finit bien.

. On meurt de faim en Russie, les ouvriers n'ont pas d'ouvrage en Allemagne, les Hongrois et les Autrichiens demandent du pain, et dans tous ces pays on n'entend parler que de vols et d'assassinats.

Où sont donc les milliards que la Prusse a volés à la France ? Qui viendra encore nous chanter les bienfaits d'une monarchie absolue comme celle de la Russie ? A quoi sert la paix, dit le Hongrois, si nous mourons de faim ?

Où la cause, où le remède ?

Où est le Juif ? dirait Drumont.

Le Juif, cause de tous ces maux, n'est pas toujours un Israélite, il peut appartenir à n'importe quelle religion, et c'est ce que l'on constate dans les pays que j'ai nommés, où le petit nombre possède et où la masse du peuple est pauvre ; en Allemagne, où "l'homme ne commence qu'au baron," selon le mot d'un Prussien célèbre ; en Russie, où le paysan est regardé comme un fauve.

La faim fait souvent commettre des actes féroces, mais comment n'en pas excuser les auteurs, et c'est alors que l'on voit se justifier la phrase de Louis Blanc : "Pour chaque indigent qui pâlit de faim, il y a un riche qui pâlit de peur."

Celui qui n'a pas connu les nuits sans abri et les jours sans pain, ne peut pas comprendre ce qui se passe dans le crâne du malheureux et, pour moi, qui ai passé par ces épreuves, je ne puis penser à ces jours sombres sans voir un peu trouble.

La pauvreté est triste chose.

"La pauvreté, dit un déclassé connu, elle épuise les forts et corrompt les faibles ! Quand on n'a pas diné, on est bête et cruel. Mal vêtu, on est gauche, commun, ridicule ; levez-moi seulement les bras au ciel, comme cela se fait toujours : l'existence de l'habit tient à un fil ; un geste et vous êtes perdu ! tout craque, la chemise passe et la honte reste.

"La pauvreté, c'est elle qui fait les fils ingrats, les écrivains méchants, les poètes amers, c'est elle qui peuple les bouges, les lupanars, la morgue et le bagne ! Silence au pauvre !"

. C'est justement pour éviter cette pauvreté qui se transforme si vite en vice que le curé Labelle prêchait tant la colonisation.

Pauvre curé ! comme les morts vont vite et qui donc pense encore à lui !

Pauvre curé ! il repose dans la chapelle du cimetière de Saint-Jérôme, (dont je viens de me procurer la photographie et que le MONDE ILLUSTRÉ publie aujourd'hui), au milieu des braves gens qu'il a aimés, conseillés, secourus, loin

désormais des luttes auxquelles il a été mêlé durant sa vie militante et si bien remplie.

Il repose près de sa bonne mère qui n'a pu lui survivre longtemps et, sur la tombe de ces deux êtres si unis, les vivants doivent se découvrir avec respect, car ils ont personnifié ce qu'il y a de meilleur dans la vie : la patrie et la famille.

Pauvre curé ! qu'il est heureux cependant de n'avoir pas assisté au spectacle attristant qui vient de se dérouler sous nos yeux, à la lutte ardente qui vient de finir et d'où pas un combattant, bleu ou rouge, n'est sorti sans emporter une meurtrissure à son amour-propre ou une injure que le temps ne peut faire oublier.

Je n'ai jamais été grand admirateur de la manière dont se font les élections dans notre pays ; dans la liberté de la presse, telle qu'on la pratique, je n'ai vu que la liberté de l'outrage ; on ne discute pas les idées, on se borne à insulter les hommes qui les représentent, et je crois que c'est une singulière manière d'éclairer un peuple que de lui apprendre à mépriser d'avance ceux qui deviendront ses législateurs.

Dieu merci ! je ne me suis jamais mêlé de politique et je m'en félicite tous les jours, car avec mon caractère assez mal fait, dit-on, si je m'étais lancé dans ces luttes que je trouve épouvantables, il y a longtemps que je serais assassiné ou assassin.

Il y a exagération, dites-vous ; je ne le crois pas.

Prenez donc au hasard une botte de journaux publiés depuis deux mois, envoyez les en Europe et demandez quelle opinion on se sera formée de nous après les avoir lus.

La réponse ne sera pas agréable, soyez en persuadés.

Enfin, maintenant que tout est fini, le temps n'est-il pas arrivé de nous occuper un peu de nos affaires ?

. Il s'agit de refaire notre réputation, assez compromise, il faut l'avouer franchement, prouver que nos actes sont meilleurs que nos paroles et que nous valons mieux que nous ne le disons, car nous semblons avoir hérité du défaut de nos pères français, nous sommes un peu des fanfarons du vice..... politique.

Pour cela, saisissons l'occasion qui nous est offerte, l'exposition universelle de Chicago.

Déjà le surintendant de l'instruction publique, l'honorable G. Ouimet, a envoyé dans ce but une circulaire aux recteurs des universités et aux directeurs et directrices des maisons d'éducation de la province, pour les prier de préparer d'avance les travaux qui devront figurer à cette exposition.

C'est une excellente mesure qui devrait être suivie, par toutes les branches du gouvernement.

Ne doit-on pas faire appel aussi aux littérateurs, aux manufacturiers, aux inventeurs, aux agriculteurs, à tous ceux, en un mot, dont les productions, de quelque ordre qu'elles soient, pourraient figurer avec honneur dans ce concours universel.

À l'étranger, on se figure facilement que nos forêts produisent du bois, nos rivières du poisson, et que les Canadiens, eux, ne produisent rien, à part..... les enfants, bien entendu.

Il faut prouver le contraire, et la chose sera facile, si on veut s'en donner la peine.

. Il y a un an et demi environ, me dit un ami l'autre jour, (je lui en laisse la responsabilité) les moineaux, qui avaient établi leur demeure dans les trous du palais de justice de Montréal se virent dérangés par l'entrepreneur chargé du contrat d'agrandissement de cet édifice.

Ils s'en furent, peu contents mais résignés, attendant que maçons et charpentiers aient terminé leurs travaux.

Au commencement de ce mois, ils revinrent en foule, décidés à s'installer de nouveau dans cet immeuble, et en firent le tour en quête d'un logis.

Ils tournèrent plusieurs fois et s'arrêtèrent épuisés, déconcertés, furieux.

Pas la moindre place pour un ménage !

—Que les hommes sont donc bêtes, dit enfin un ancien, à quoi diable peut bien servir ce monument, s'il n'y a pas de trous pour les moineaux !!!



CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Sous ce titre, comme dans un "Coin de Fanchette," et en toute intimité, nous nous proposons de communiquer à nos lecteurs, de temps à autre, certaines notes et particularités que nous croirons pouvoir les intéresser plus spécialement.

.

Nous avons reçu, ces jours derniers, avec les compliments des auteurs, une délicieuse romance nouvelle, toute canadienne : *Sous la feuille*, paroles de Paul Vary, musique du Dr D. McNamara. L'éditeur de musique Hardy a fait les frais d'impression et a très bien réussi. Nous offrons à qui de droit nos compliments et vœux de succès.

.

L'abondance des matières nous oblige, cette semaine, à faire un sacrifice, et nous demandons la même condescendance à nos bienveillants lecteurs. Il s'agit de "L'amour sous les frimas," de M. Louis Tesson, dont nous remettons la suite au numéro prochain. Pour cette fois-ci, le MONDE ILLUSTRÉ a tenu, comme à une gloire nationale de la finance, d'insérer au long le rapport annuel de l'une de nos plus florissantes institutions monétaires canadiennes : la Banque du Peuple.

.

Comme nous l'avions déjà annoncé à nos lecteurs, notre confrère et estimé collaborateur, M. Louis Tesson, publie un nouveau roman inédit, sous le titre : *Une idylle acadienne*.

Le *Messageur*, de Lewiston, Maine, Etats-Unis, en a commencé la publication depuis quatre ou cinq semaines, et les nombreux lecteurs qui suivent avec avidité la narration de cette idylle gracieuse sont déjà gagnés par l'intérêt du fond et le charme de la forme.

Notre confrère du *Messageur* maintient ses abonnements spéciaux, à quarante centins, pour les trois mois de publication de ce roman.

.

LE MONDE ILLUSTRÉ, comme publication littéraire, marche de bonne fortune en bonne fortune.

Cette fois, c'est M. Chs Fuster qui nous adresse de Paris de beaux vers inédits, extraits de son prochain recueil *Le cœur*, en préparation. Nous allons en publier quelques pièces, et nous commençons, aujourd'hui même, par un morceau charmant : *Elles*, qu'on peut lire dans une autre colonne.

L'éminent rédacteur du *Semour* ne s'en tient pas là. Il nous envoie aussi, avec dédicace "A mes bons amis du Canada," une splendide copie de sa photographie. Avant peu le MONDE ILLUSTRÉ donnera ce portrait magnifique de son distingué collaborateur, avec étude biographique de J. B. Chatrian.—J. St.-E.

Ce n'est pas pour leur plaisir que les moissonneurs descendent aux champs, sous le brûlant soleil d'août. C'est pour accomplir leur tâche ; c'est pour remplir les greniers du père de famille. Faisons comme eux : travaillons là où Dieu nous a placés, à la sueur de notre front. La sueur de l'apôtre est presque, comme le sang du martyr, une semence de chrétiens.